

## Les médecins de *Charles Guérin* face au choléra

Raymond Rouleau

Volume 19, Number 3 (57), Spring 1994

Science et fiction au Québec : L'émergence d'un savoir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201116ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201116ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rouleau, R. (1994). Les médecins de *Charles Guérin* face au choléra. *Voix et Images*, 19(3), 519–531. <https://doi.org/10.7202/201116ar>

Article abstract

Abstract

P.-J.-O. Chaveau's *Charles Guérin*, which takes place in 1830, contains several medical figures. Making use of a juxtaposition of a fictional text and the history of Quebec medicine, the author examines science, the Book, medical practice and particularly the feeling of helplessness shared by those physicians faced with the cholera epidemic that ravaged Canada in 1832.

# Les médecins de *Charles Guérin* face au choléra

Raymond Rouleau, Université du Québec à Montréal

---

*Dans Charles Guérin, roman de P.-J.-O. Chauveau dont l'action débute en 1830, plusieurs figures de médecins sont à l'œuvre. Exploitant une juxtaposition du texte romanesque et de l'histoire de la médecine au Québec, l'auteur examine la science, les savoirs, la locomotive, le livre, les pratiques de la médecine, ses agents et, en particulier, le désarroi commun devant l'épidémie de choléra morbus qui s'abat sur le Canada en 1832.*

---

Excellente idée de faire faire des autopsies aux médecins. Découvrent ce qu'ils s'imaginent connaître.

James Joyce, *Ulysse*

Dans *Charles Guérin*<sup>1</sup>, «roman de mœurs canadiennes», mais aussi roman d'apprentissage balzacien, le narrateur compare une machine avec l'homme. De fait, il n'hésite pas à tisser un lien entre la locomotive à vapeur et les ambitions implacables de l'être humain ; plus précisément, entre la machine féroce et Henri Voisin, un personnage qui «doit faire son chemin» :

L'ardente et rapide locomotive qui vole d'une montagne à l'autre, qui passe comme la foudre au-dessus des précipices, écrasant tout ce qu'elle rencontre, n'est pas plus impitoyable dans sa course que l'homme qui veut faire son chemin (p. 107).

Curieusement, la figure de la locomotive est aussi utilisée, en 1880, par l'ultramontain Jules-Paul Tardivel dans une étude admirative

---

1. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin*, Montréal, Fides, coll. «Nénu-phar», 1978, 382 p. Dorénavant, les renvois à cet ouvrage se feront dans le texte.

et fort amusante de *Charles Guérin* où, d'une part, il critique le luxe et le roman du jour et, d'autre part, prêche un retour à la roue, à «l'antique diligence», c'est-à-dire au roman d'autrefois:

Je reviens à mon train-éclair. De toutes les inventions modernes c'est peut-être la moins poétique, celle qui a le plus contribué à gâter le goût littéraire. On dirait que le romancier de nos jours a pris pour modèle le «cheval de fer». L'un et l'autre font un grand bruit, beaucoup de fumée et de poussière, ils nous transportent bien loin en peu de temps, mais ils nous laissent à peine entrevoir le paysage qui tourne comme une immense roue et qui nous étourdit<sup>2</sup>.

Mais revenons plutôt à la vapeur et à *Charles Guérin* où, avec beaucoup de précocité et d'habileté, Chauveau prête les caractéristiques de la machine cruelle à un de ses personnages retors. Il n'est pas interdit de rappeler ici que dans *La Bête humaine*, paru en 1890, Émile Zola donne des traits humains à la machine, «la "Lison", un monstre de fer, d'acier et de cuivre, une locomotive à vapeur dont le machiniste est Jacques Lantier, en proie à la folie homicide...» *La Bête humaine* «raconte l'univers sombre de la "vapeur", où la machine, monstre palpitant, se mesure à la violence des passions humaines<sup>3</sup>».

Soixante ans avant la publication du dix-septième volume des Rougon-Macquart, au moment précis où se déploie l'intrigue principale du roman de Chauveau, de 1830 à 1832, la locomotive n'a pas encore fait son apparition dans le paysage bas-canadien: le train effectue la première liaison entre Saint-Jean et La Prairie en 1836. Les moyens de transport privilégiés par les personnages de *Charles Guérin* seront donc la souple et rapide goélette, le traîneau ou la voiture tirée par un cheval, et enfin, «les gros bâtiments d'Europe avec leurs grandes voiles blanches» (p. 238).

À un tel ami de la science, on pardonne bien entendu l'anachronisme<sup>4</sup>. Car si la participation de Pierre-J.-Olivier Chauveau à l'éducation, à la politique et aux lettres est relativement bien documentée, un aspect de son œuvre demeure négligé: il s'agit de son indéfectible contribution «au progrès de l'enseignement des sciences au bénéfice

2. Jules-Paul Tardivel, «*Charles Guérin*, roman de mœurs canadiennes par M. P.-J.-O. Chauveau», *Mélanges ou Recueil d'études religieuses, sociales, politiques et littéraires*, Québec, Imprimerie Demers, vol. II, 1901, p. 305. L'étude paraît tout d'abord dans *Le Canadien* du 27 mars 1880.
3. Quatrième de couverture du roman d'Émile Zola, *La Bête humaine*, Paris, Belfrage international, 1993, 347 p.
4. Maurice Lemire a relevé un autre anachronisme dans le roman: le narrateur évoque «la plaque daguerrienne» (p. 273) alors que les efforts de Daguerre ne seront couronnés qu'en 1838.

des Canadiens français<sup>5</sup>». Chauveau est plus qu'un passionné de savoirs, il en est un véritable promoteur. Toutefois, ses efforts pour créer des écoles d'agriculture et d'ingénierie ne trouveront qu'un écho incertain. Ainsi, il ne faut pas s'étonner de repérer facilement la traduction de la science, des techniques et, notamment, de la médecine dans l'imaginaire romanesque du premier Premier ministre de la province de Québec.

Mais l'auteur de *Charles Guérin* n'est pas le seul ni le premier individu à s'intéresser à la science et à sa diffusion. En effet, quelques jalons avaient déjà été posés lorsque le roman parut en 1853 dans son intégralité. On pense tout d'abord au poète Michel Bibaud qui, en 1816, fait paraître son *Arithmétique en quatre parties*. En 1824, l'art et la science se rencontrent lorsque le sculpteur Pierre Chasseur ouvre un musée d'histoire naturelle. Le docteur Tessier fonde ensuite le *Journal de médecine de Québec* en 1826. Véritable Jean Rivard avant la lettre, Jean-François Perrault, en 1830, publie deux livres sur les techniques modernes de l'agriculture: le *Traité de la grande et de la petite culture* et le *Traité d'agriculture adapté au climat du Bas-Canada*. Le docteur Meilleur, de son côté, fait paraître un *Cours abrégé de leçons de chymie (sic)* en 1833. On se souvient bien entendu de la place occupée par l'alchimie dans *L'Influence d'un livre*, le roman séminale de Philippe Aubert de Gaspé fils. Membre de l'Institut de Québec et maire de la même ville, Joseph Cauchon est l'auteur en 1841 du premier manuel de physique publié au Bas-Canada: *Notions élémentaires de physique, avec planches, à l'usage des maisons d'éducation*. Enfin, il faut aussi mentionner les abbés Demers et Holmes qui élaborent le programme d'études scientifiques au Séminaire de Québec, lequel «fut appliqué avec vigueur de 1830 à 1850 par des ecclésiastiques renommés dont un certain nombre avaient étudié outre-Atlantique pour parfaire leur bagage scientifique<sup>6</sup>». Holmes aurait même acheté des instruments pour le couvent des Ursulines où enseignait sa sœur.

Dans la ville de Québec, vers 1830, parce qu'il n'a pas à défendre et à bâtir son identité dans un combat émotionnel, le scientifique

5. M<sup>BF</sup> Arthur Maheux, «P.-J.-O. Chauveau, promoteur des sciences», *Mémoires de la Société royale du Canada*, 4<sup>e</sup> série, section 1, 1(1963), p. 87.

6. C'est au Séminaire de Québec que se trouvent le plus grand cabinet de physique, la plus importante bibliothèque, les plus grandes facultés des sciences et collections scientifiques au Bas-Canada. Voir Richard A. Jarrell, «L'ultramontanisme et la science au Canada français», Marcel Fournier, Yves Gingras et Othmar Keel (dir.), *Sciences et médecine au Québec: perspectives sociohistoriques*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987, p. 57.

typique est un bourgeois anglophone pour qui la science s'avère un passe-temps mondain<sup>7</sup>. C'est alors que, subitement, la modeste émergence des sciences au Bas-Canada est enrayerée par deux épidémies de choléra, une crise économique et, bien sûr, par les tensions politiques montantes entre les deux peuples<sup>8</sup>.

## Le roman

*Charles Guérin*, dont l'action principale s'ouvre en 1830 et se clôt en 1832, raconte les pérégrinations du héros éponyme, ses hésitations amoureuses et professionnelles. Un épilogue évoque de façon succincte les événements de 1837. L'intrigue peut se résumer ainsi : Charles quitte R., son village natal, et monte à Québec où il étudie le droit. Il tombe amoureux de Marie Lebrun et, ensuite, de Clorinde Wagnaër, fille d'un fourbe étranger qui ruine sa mère. En bout de piste, Charles hérite d'une forte somme, épouse Marie et fonde une paroisse dans les Townships<sup>9</sup>.

Écrit à une époque où la vérité et l'expérimentation scientifique s'imposent, le roman décrit « une condition sociohistorique anormale, faussée<sup>10</sup> », une situation causée par le partage aléatoire des terres à cultiver et, destin funeste du jeune Canadien exclu d'emblée du capitalisme industriel et commercial anglais, par l'encombrement des carrières professionnelles. Cette condition sociale se trouve à l'opposé des

perspectives séduisantes qui attendent le jeune Français au sortir de son collège. Pour le jeune Canadien doué des mêmes capacités, et à peu près du même caractère, rien de tout cela ! Nous l'avons dit : son lit est fait d'avance : prêtre, avocat, notaire ou médecin, il faut qu'il s'y endorme (p. 36-37).

Il est intéressant de noter que les frères Guérin ne réagissent pas de la même manière à cette conjoncture irrégulière. Tout d'abord, Pierre veut devenir « le chef du progrès », « établir quelque manufacture

7. Ici, on pense à Lord Dalhousie qui, en 1824, avec l'aide de Rémi Vallières de Saint-Réal, fonde The Literary Society of Quebec, une association dont les intérêts sont en grande partie scientifiques.

8. À ce sujet, voir Richard A. Jarrell, « The Rise and Decline of Science at Quebec, 1824-1844 », *Histoire sociale/Social History*, n° 9, 1977, p. 77-91.

9. Comme dans *Jean Rivard, économiste* et dans *Robert Lozé*, le héros accède à un espace mythique, voire édénique, à une « terre promise » (p. 346) donc, où il veut voir s'épanouir la communauté. Pour ces personnages, le salut collectif est obtenu grâce à une colonisation fructueuse et solidaire, grâce au progrès.

10. Jean-Pierre Duquette, « *Charles Guérin* et la fiction au XIX<sup>e</sup> siècle », *Voix et Images*, vol. 1, n° 2, 1975, p. 189.

nouvelle», se faire «une vie qui fasse vivre beaucoup de monde par l'industrie» (p. 69). Mais, prélude à l'Exode, il se dérobe, part à l'aventure et ne réapparaît qu'à la fin du roman dans la livrée du prêtre. Pour sa part, Charles n'entreprend d'exploiter la rivière aux Écrevisses et d'y construire un moulin à scie que sous les pressions déterminées de sa mère. Il réalise ainsi le rêve de Pierre. À cette opposition caractérologique s'ajoute un fort remarquable contraste physique. Plus âgé de trois années, Pierre est un «jeune homme élancé et robuste» dont les «yeux noirs et perçants, annoncent beaucoup de fermeté et de résolution» (p. 49). Tout le contraire de Charles, au «cou blanc et délicat comme celui d'une jeune fille», d'une «taille et d'un tempérament délicats» (p. 48).

Au lecteur à l'écoute d'une langue châtiée mais saupoudrée d'expressions canadiennes comme «Vot'soupe va frédier» (p. 133), le roman réfléchit la réalité sociohistorique du Bas-Canada. Analyse précise des composantes de l'aliénation d'une société, mais aussi puissant révélateur de savoirs, *Charles Guérin* est doublé d'un examen passionné du comportement humain où le doute et les tergiversations des frères Guérin, lesquels citent Virgile et Horace avec facilité et connaissent «l'astronomie et les sections coniques» (p. 44), représentent bien entendu les flottements et les sourdes contradictions d'un peuple. Cependant, dans un tout autre registre, le roman de Chauveau signifie le désordre, un désordre diégétique qui est soumis à «un véritable fléau» (p. 57), c'est-à-dire à l'incessant vent du nord-est, mais aussi au choléra.

Le roman offre une narration brisée formellement par la fameuse lettre où Pierre annonce son départ à sa mère, par le récit de son voyage, par le testament de Dumont, ou encore par les dix-sept entrées au journal intime de Marichette, lui-même rompu par deux longs poèmes et par la lettre d'Émilie qui dévoile à Marie la liaison entre Charles et Clorinde Wagnaër; de nombreuses lettres donc, qui apprennent des mauvaises nouvelles au destinataire. Aux tons variés, la narration inégale<sup>11</sup> est cassée par des chansons, des légendes et des récits rétrospectifs, par des intrusions du personnage de l'auteur qui s'adresse à «nos lectrices» (p. 47) ou à «nos lecteurs» (p. 159, 164)

11. Ces changements de ton seraient aussi attribuables aux impératifs de la composition dont la majeure partie s'effectue de février 1846 à mars 1847: «Chauveau rédigeait son roman au fur et à mesure des livraisons de *L'Album littéraire et musical de la Revue canadienne*.» Voir à ce sujet l'excellente introduction de Maurice Lemire à l'édition de *Charles Guérin* utilisée ici, notamment aux pages 14 et 15.

quand ce n'est pas à ces «(b)ons lecteurs, et vous aimables lectrices» à qui il implore de «priez le ciel» (p. 352). De plus, la narration est rompue par des aphorismes sur le passage à l'âge d'homme (roman d'apprentissage oblige) ainsi que par des digressions essayistiques à caractère philosophique, politique ou sociologique; des écarts qui, souvent, font état avec netteté de la situation des Canadiens français.

Le lecteur doit composer avec des microrécits qui multiplient les commencements et les fins, qui soulignent les insuccès des personnages<sup>12</sup>. Ces désordres vécus par les personnages créent un monde en état permanent d'instabilité. Un univers romanesque qui décrit un système social fermé et sans issue, un système clos donc. Ici, l'hésitation des personnages et l'enchaînement de leurs échecs amoureux ou financiers sont le mode de fonctionnement du roman. Événement caractéristique du tumulte, «sommet de confusion<sup>13</sup>», l'épidémie de choléra entraîne la mort de la mère de Charles.

### Les médecins de *Charles Guérin* face au choléra

Aux figures de médecins apparaissant dans le roman se juxtaposent les incidents tragiques qui bouleversent la ville de Québec quand, après l'épidémie de typhoïde de 1827, le choléra morbus s'abat sur le Canada en 1832<sup>14</sup>. Le bilan est lourd: 3 800 victimes entre juin et septembre pour la seule région de Québec qui, à ce moment-là, compte à peine 30 000 habitants<sup>15</sup>. L'horreur que le vibrion cholérique engendre, sa «rage inouïe», sont largement évoquées dans *Charles Guérin*:

Les émigrés et les pauvres gens tombaient frappés dans les rues, et on les conduisait aux hôpitaux entassés dans des charrettes, où ils se débattaient dans des convulsions effrayantes. Les corbillards ne suffisaient plus pour conduire les morts à leur dernière demeure (p. 291).

12. Nul besoin d'une lourde quincailerie narratologique ou de la plus récente grammaire du récit pour remarquer ici que la connexion formelle entre le roman de Chauveau et le roman français est davantage dix-huitiémiste que balzacienne. Le meilleur roman des Lumières l'emporte avec audace au rythme de la cassure, de la digression, de la lettre, de l'intrusion du personnage de l'auteur, de l'essai, du questionnement, du désordre, etc.
13. Au sujet du chaos qui taraude le roman, voir Jean-Pierre Duquette, *loc. cit.*, p. 182-195.
14. Selon une note en bas de page de l'édition utilisée ici, Chauveau évoquerait l'épidémie de 1847 (p. 291). Il faut cependant ajouter que c'est au typhus et non au choléra que succombent 8 000 personnes à Québec et à la station de quarantaine de la Grosse-Île en 1847.
15. Le nombre des victimes varie énormément selon les sources. Ainsi, le déferlement de la maladie aurait causé entre 8 000 et 12 000 décès au Bas-Canada.

Et pourtant, on l'attendait joyeusement ce cataclysme :

Cet hiver de 1831 à 1832 fut à Québec un des plus gais et des mieux fêtés. Le terrible fléau qui ravageait alors l'Europe jetait bien comme un pressentiment de sa venue; mais cela même servait à augmenter la soif des plaisirs. On s'étourdissait à l'envi sur un avenir que l'on ne connaissait pas encore dans toute sa hideuse réalité. Je ne sais qui, d'ailleurs, avait inventé une théorie du choléra à l'usage des salons, la plus rassurante du monde. Il ne devait y avoir absolument que les gens pauvres, malpropres, intempérants, vicieux, la canaille enfin, qui seraient emportés par l'épidémie (p. 215-216)<sup>16</sup>.

La course du choléra avait débuté en 1817, au Bengale, véritable épïcentre de la maladie. Paradoxalement, le progrès des moyens de transport ainsi que les expéditions de l'armée russe auront favorisé la propagation de la maladie épidémique en Occident. Le décompte des morts défie la raison : cinquante millions d'individus succombent au bacille destructeur. En 1832, après la Chine et le Japon, l'Asie mineure, la Russie, la Finlande, la Pologne et l'Angleterre, avec la force et la rapidité d'un typhon, le choléra fauchait 18 400 Parisiens dès que le soleil d'avril adoucissait le température. À l'extérieur des salons décrits par Chauveau, le Canada se prépare sérieusement et un dispositif de protection est mis en place. Ainsi, en 1831, on avait déjà décrété l'aménagement d'un lieu isolé, au cœur du Saint-Laurent, pour la quarantaine anticipée des immigrants soupçonnés d'être porteurs du bacille incurvé en forme de virgule. En octobre de la même année, le D<sup>r</sup> G. Roberts prononce une conférence sur le choléra « devant les membres du Bureau médical de Québec. Le 12 novembre suivant, le bureau présente un rapport sur les moyens de prévenir la propagation du choléra<sup>17</sup> ». Au début de 1832, un hôpital est construit à la Grosse-Île, la station d'isolement où plus de 7 000 immigrants débarquent entre le 2 et le 5 juin. Et, sur les 345 passagers que transportent deux navires en provenance de Dublin, 64 meurent de choléra durant le voyage. Il sera dès lors impossible de contenir la maladie sur l'île. Le choléra gagne le continent où des hôpitaux sont dressés à la hâte. À Québec, l'hôpital des Émigrés est débordé. Une brasserie et un entrepôt sont transformés en hôpitaux temporaires tandis que des tentes érigées sur les plaines d'Abraham accueillent à elles seules plus de 500 patients<sup>18</sup>.

16. Ici, le lecteur attentif a remarqué que le narrateur omniscient a échappé, dans son enthousiasme, un Je étrange.

17. Denis Goulet et André Paradis, *Trois Siècles d'histoire médicale au Québec*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 1992, p. 207.

18. *Ibid.*

Le savoir des médecins et leur incapacité face au choléra sont narrativisés dans le roman: «Il y a de quoi brûler tous ses livres et casser toutes ses fioles» (p. 294). Opium ou mercure, saignée ou cataplasme, le traitement est choisi en fonction de ce qu'on estime être à l'origine du mal, soit les appareils digestif, circulatoire ou nerveux, soit le sang. Cures sérieuses ou à la mode, importées de Paris ou de Londres, aucun traitement ne fonctionne: «Vos moxas, vos sinapsismes, vos frictions de toute espèce, vos bains d'eau chaude, et surtout vos passes magnétiques n'ont pas encore opéré de merveilles» (p. 295). Le magnétisme! Il semble que le magnétisme, aussi appelé mesmérisme ou hypnotisme, fort populaire en Europe, ait été introduit au Bas-Canada par Lord Durham et sa suite:

En effet, Lord Durham comptait dans sa suite un certain Edmund Gibbon Wakefield, aventurier de grand style et «magnétiseur» célèbre en Angleterre. Dans sa jeunesse, il avait passé trois ans à la prison de Newgate pour avoir «magnétisé» avec un peu trop de succès une jeune fille de bonne famille<sup>19</sup>...

La mode du magnétisme, par définition, ne dure pas. Du reste, après quelques séances l'Église interdira la pratique douteuse, d'avantage un phénomène amusant qu'une manière sérieuse de guérir. Les médecins de *Charles Guérin* croient qu'un remède, un «spécifique» contre le choléra, assurera la fortune du savant qui en «fera la découverte». Un disciple d'Esculape estime que la «chimie moderne, qui se perfectionne si rapidement, trouvera peut-être dans l'atmosphère la cause du mal» (p. 296). L'ami de Charles, le carabin Jean Guilbault, pense que la solution réside dans l'électricité: le jeune étudiant a une «théorie électrique», toutefois peu convaincante, à la surface et au cœur de laquelle s'agitent de curieuses «passes magnétiques» (p. 296). La profession médicale se trouve ici, et comme partout dans le monde, désarmée devant la calamité. Enfin, laissant le lecteur songeur, un médecin suggère de s'en remettre à la Providence: «Si j'étais fataliste, je comparerais ce fléau aux plaies d'Égypte, ou aux signes terribles de l'Apocalypse, et j'en conclurais qu'il n'y a rien à faire que de lui laisser accomplir sa mission providentielle» (p. 296).

Un aspect singulier de la médecine de l'époque est aussi abordé dans le texte romanesque. Il s'agit des macabres excursions entreprises par les médecins en quête de cadavres à disséquer. De fait, la passion de Guilbault

19. Luc Chartrand, Raymond Duchesne et Yves Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, Montréal, Boréal, 1987, p. 116.

pour l'anatomie était si grande, qu'il était ordinairement le héros et le chef des expéditions nocturnes, quelque peu périlleuses, auxquelles ses confrères étudiants étaient obligés d'avoir recours pour se procurer des sujets (p. 244).

La dissection et le vol de cadavres dans les cimetières existaient en Grande-Bretagne, en France et, plus vigoureusement, aux États-Unis depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, «le vol de cadavres et le viol de cimetières firent l'occupation et la fortune de plusieurs individus. Les uns s'y adonnaient à plein temps<sup>20</sup>». Dans un Québec passablement moins développé et mercantile, «[l]es étudiants et les démonstrateurs en anatomie se chargeaient de la besogne<sup>21</sup>».

L'engouement de Guilbault pour l'étude des organes humains s'avère tout à fait compatible avec l'essor de l'anatomie pathologique en Europe puis, au début des années trente, à Québec, en particulier à partir de 1834 à l'Hôpital de la Marine. Il s'agit alors de disséquer afin d'étudier les lésions et d'établir une connexion solide et fructueuse entre l'anatomie et la clinique<sup>22</sup>. La science médicale émerge enfin et l'approximation cède la place à l'expérimentation et à l'exactitude :

Les médecins cessent donc peu à peu de considérer les pathologies comme des troubles des humeurs pour les appréhender comme des lésions d'organes et de tissus répondant à des tableaux symptomatologiques spécifiques<sup>23</sup>.

À la fin de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle seulement, les instruments ajouteront de manière significative à l'expertise qui, jusque-là, était basée sur l'auscultation, la palpation et l'interrogation. Les médecins ramènent alors de leurs voyages des outils pratiques comme le stéthoscope, le thermomètre, le microscope et le spéculum. Au début des années trente, le développement de la science médicale au Bas-Canada est en général soumis à une importation des savoirs. Le mouvement hygiéniste, responsable de meilleures conditions sanitaires et de la baisse du taux de mortalité après 1835, en est un exemple idoine.

Dans leur *Histoire des sciences au Québec*, les auteurs isolent trois catégories de médecins pour la période à laquelle se déroule l'action

20. Sylvio Leblond, *Médecine et Médecins d'autrefois*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, p. 43.

21. *Ibid.*, p. 57.

22. Voir K. Faber, *Nosography: The Evolution of Clinical Medicine in Modern Times*, New York, 1930.

23. Sylvio Leblond, *op. cit.*, p. 48.

de *Charles Guérin*. Tout d'abord, haut perchés dans la hiérarchie, les médecins diplômés en Grande-Bretagne dominent la scène médicale, et ce, jusqu'au milieu du siècle. Puis, surviennent les diplômés des universités américaines. Enfin, les jeunes médecins qui apprennent leur art «auprès d'un praticien établi et s'étant fait la main aux risques de ses clients<sup>24</sup>» complètent le tableau. Dans cette dernière catégorie, on reconnaîtra bien entendu Jean Guilbault. Effectivement, le patron de Guilbault «s'était attaché à son élève et le conduisait avec lui dans les hôpitaux et dans sa pratique privée» (p. 245). Un Guilbault dont «on n'était point fâché de le voir remplacer son maître, lorsque celui-ci était trop occupé» (p. 245). Un médecin sur quatre sera formé par apprentissage au Québec. C'est d'ailleurs la proportion présente dans le roman lorsque le même Guilbault discute avec trois médecins de leur impuissance face au choléra. Premièrement, il y a le médecin-philosophe sur lequel «la science exerçait une puissante attraction» et qui «cherchait un spécifique contre le choléra avec le même acharnement que mettaient les alchimistes à la recherche de la pierre philosophale» (p. 297); ensuite, le chirurgien habile, «le *médecin homme d'affaires*» (p. 294); et, finalement, le jeune homme qui a fait des études à Paris<sup>25</sup>, «le *médecin homme du monde*» (p. 294). Médecin-philosophe, le maître de Guilbault pratiquait sa science avec beaucoup de sensibilité et d'émotion :

Son patron était un des médecins les plus distingués de la ville, un véritable savant, qui faisait de la médecine et de la chirurgie son unique occupation, et qui faisait un peu ce que dans l'école romantique on appelle de l'art pour l'art (p. 244-245).

Les médecins qui font de la médecine leur unique occupation sont peu nombreux à cette époque. Aussi, la médecine ne rencontre pas une très grande popularité auprès des étudiants<sup>26</sup>. On note que pour la période de 1830 à 1837, 15 des 50 sièges de la Chambre d'Assemblée sont occupés par des médecins<sup>27</sup>. Stratégie financière ou politique, les médecins obtiennent, «grâce à la politique, une reconnaissance sociale et des revenus que leur profession ne leur procure pas<sup>28</sup>». En 1831, dans le grand district de Québec, «69 personnes se

24. Luc Chartrand *et al.*, *op. cit.*, p. 113.

25. À ce sujet, «Claude Galarneau évalue à 47 le nombre de personnes étant allées poursuivre leurs études médicales à Paris entre 1815 et 1855» (Jacques Bernier, *La Médecine au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1989, p. 28).

26. «En 1834, sur les 32 finissants du Séminaire de Québec, seulement deux choisirent la médecine; les autres préférèrent le droit, le notariat ou la prêtrise» (*ibid.*, p. 6).

27. *Ibid.*, p. 11.

28. *Ibid.*, p. 20.

déclarent médecins, chirurgiens ou accoucheurs<sup>29</sup>». La moitié des effectifs réside et travaille en campagne.

N'hésitant pas à franchir un océan pour enrichir son tableau de la profession médicale et de ses avatars, le narrateur de *Charles Guérin* évoque l'histoire aigre-douce d'un médecin étranger dont les activités heuristiques eurent pour certains des suites fâcheuses :

Le D<sup>r</sup> Guillotin, occupé de recherches scientifiques, n'avait pour but, en indiquant ce mode de supplice, qu'un projet tout *philanthropique*, celui de diminuer les souffrances des condamnés, et de faire disparaître l'idée d'infamie attachée aux autres peines (p. 299).

Une lecture parallèle de *Charles Guérin* et de l'histoire de la médecine permet d'apprécier la richesse et la précision avec lesquelles Chauveau a conçu ses personnages de médecins. Par ailleurs, la science médicale et les savoirs narrativisés produisent des effets de réel qui rejaillissent sur l'ensemble du texte de fiction. Ils ont un rôle de « vraisemblabilisation », un rôle semblable à celui exercé par l'Histoire ou par le livre, cette véritable quintessence des savoirs.

### Le livre et la bibliothèque

«Le motif de la bibliothèque est, entre tous, celui qui met le plus explicitement en jeu une définition de savoir et de ses modalités heuristiques, et une définition de la littérature<sup>30</sup>», écrit Micheline Cambron. La bibliothèque, le livre-objet et les allusions à des textes se montrent omniprésents dans le roman de Chauveau. Le narrateur et les personnages citent ou font allusion à des œuvres de Lesage, Horace, Virgile, Cervantes, Chateaubriand, Molière, etc. Mais aussi à des botanistes et à des juristes célèbres, à des livres comme *Les Lois civiles* ou *Le Traité des obligations*. Louise Guérin fait la lecture à sa mère de *L'Histoire générale des voyages*, un livre qui a «échappé à l'autodafé, fait par l'avis du curé de la paroisse, de presque toute la bibliothèque de M. Guérin» (p. 59). Malgré la désapprobation de son patron, Charles dévore les romans : il faisait ses études «à cheval sur un roman», selon l'expression de Dumont (p. 117). C'est «avec une inconcevable rapidité» que Charles se jetait dans «les romans que lui faisait lire son ami Voisin» (p. 117). En visite à Montréal chez les Lebrun, Charles apporte «quelques livres de science bien arides» (p. 129). «Il avait laissé à la ville, à dessein, toute sa bibliothèque de

29. *Ibid.*, p. 47.

30. Micheline Cambron, «Les bibliothèques de papier d'Antoine Gérin-Lajoie», *Études françaises*, vol. XXIX, n° 1, printemps 1993, p. 135.

romans» (p. 130). Charles évalue même la possibilité d'une relation avec Marichette en termes livresques : « un roman aussi absurde » (p. 149). En réaction à la passion de Charles à son égard, Marichette trouve qu'« il y a beaucoup de poésie et de roman dans [son] amour » (p. 154). Une expression partiellement reprise plus loin par la mère de Charles lorsqu'il est question de ce dernier qui, « la tête pleine de poésie et de roman » (p. 181), ne peut voir le côté mercantile d'un mariage avec la jolie Clorinde Wagnaër. Comme on le voit, l'idée de roman devient ici un modèle descriptif ou explicatif de la psychologie des personnages.

Juste reflet de leur époque, peu en évidence, les livres de la bibliothèque de Marichette sont disposés sur le dessus d'une armoire.

Voici quels étaient les titres de ces ouvrages :

*L'Imitation de Jésus-Christ*,  
*L'Éducation des filles*, par Fénelon,  
*Les Aventures de Télémaque*,  
 Le *Théâtre* de Racine,  
*L'Introduction à la vie dévote*, par saint François de Sales.  
 Les *Fables* de la Fontaine,  
*Les Caractères* de La Bruyère,  
*L'Histoire de la Nouvelle-France*, par Charlevoix,  
 Les *Lettres* de madame de Sévigné,  
*Adèle et Théodore*, par madame de Genlis,  
*Paul et Virginie* (p. 157).

Cette petite bibliothèque tranche avec la gigantesque collection de Dumont, dont hérite Charles, et que dans son testament, l'avocat évalue à au moins 500 livres sterling.

Grand absent de la bibliothèque de Marichette, Voltaire est pourtant l'auteur que l'on retrouve le plus dans les annonces et les catalogues de maisons d'édition ou de bibliothèques de l'époque. Viennent ensuite les prédicateurs catholiques comme Fénelon, les classiques comme Racine, La Fontaine et madame de Sévigné, les auteurs anglais et, enfin, les romantiques comme l'auteur de *Paul et Virginie*, Bernardin de Saint-Pierre<sup>31</sup>.

La lecture et les livres sont à l'honneur dans *Charles Guérin*. Le livre-objet, le motif de la bibliothèque, la lecture, mais aussi les nombreuses allusions à des textes littéraires et à leurs auteurs; ces

31. Pour un moins succinct «Inventaire des romans en circulation au XIX<sup>e</sup> siècle», le lecteur consultera avec profit le premier chapitre du livre de Yves Dostaler, *Les Infortunes du roman dans le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, 175 p.

éléments discursifs foisonnent dans le roman. Un cautionnement rendu nécessaire, sans doute, par la situation incertaine, embryonnaire, du roman canadien-français au milieu du dix-neuvième siècle.

Dans *Charles Guérin*, les savoirs littéraires et scientifiques sont indissociables. Les deux phénomènes interagissent et se confondent, participant ainsi à l'élaboration du roman. Parce que la solitude croissante des deux élites bourgeoises de la ville de Québec ne favorisait pas l'épanouissement de la culture scientifique, l'action incessante des promoteurs de savoirs commande l'éloge. L'intérêt du politicien Chauveau pour le développement et l'enseignement des sciences est admirable. Et, parce qu'il écrit contre l'idée tenace que les intellectuels canadiens-français ne s'intéressent pas aux savoirs, n'ayant de temps que pour la langue, la religion et les institutions, ou encore, pour le conservatisme et la soumission à la hiérarchie, le romancier Chauveau est une rare et heureuse exception. La seule règle en art et littérature, semble-t-il.